

L'arrestation du 6 juin 1944 par la Gestapo, à Nancy, met fin brutalement aux courses apostoliques oratoires. Désormais, la parole du Père TOULEMONDE n'aura plus qu'un lieu, toujours le même, où se faire entendre : une pauvre chapelle dans les barbelés... et qu'un public, toujours le même, à atteindre : les camarades de captivité. Eh bien ! jamais le Père n'a eu public plus difficile ! Pourquoi ? Mais parce qu'il partage avec son public la vie quotidienne et passe sous ses yeux, côte à côte, l'épreuve de la souffrance et du dénuement... Dans ces conditions, malheur à celui qui dit... et ne ferait pas ! Malheur à celui qui enseigne... et ne pratiquerait pas !

Et voilà ! on part en captivité, croyant de toute son âme à l'existence des « dons spirituels », et exultant d'avoir, quant à soi, reçu en partage le « don de la Parole ». On revient de captivité pensif, grave, presque douloureux, parce qu'on est désormais convaincu qu'on aurait beau parler les langues des hommes et des anges, si l'on n'a pas la Charité, on n'est qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit.

Jamais je n'oublierai les premiers mots du Père quand le train qui ramenait les captifs d'Allemagne les eut déversés sur le quai de la gare de Nancy, un dimanche soir... Ce furent des mots d'une humilité poignante.

Dès lors, si le Père TOULEMONDE demeure soucieux comme dans le passé de la Parole, il est premièrement et davantage encore soucieux de Charité, soucieux d'Amour. Dans les différentes résidences dont il prend successivement la charge (Nancy, Strasbourg, Reims, puis à nouveau Strasbourg), dans les villes où l'amène et le fait séjourner le ministère de la Parole, si l'on dit encore de lui : « Quel prédicateur ! » on dit avec prédilection : « Il est bon ! »

Et puis un jour de cet été 1967, celui qui a donné à Jean TOULEMONDE la parole, d'un seul coup et de façon absolue, la reprend.

Or, c'est maintenant que, totalement paralysé, le Père ne peut plus prononcer un seul mot... oui, c'est maintenant qu'il atteint le summum de l'éloquence... Il est devenu lui-même Parole.

Il suffit de regarder le muet sourire pour apprendre ce qu'est aimer Dieu, et accepter Sa Volonté.

P. BRANDICOURT.

Le Père Henri NIEL 1910-1967

« Larvatus prodeo ! » On serait tenté d'appliquer au Père NIEL la devise de Descartes le « philosophe au masque ». L'homme était en effet secret, très secret, même avec les siens, même avec ses confrères. Mais il était mystérieux sans aucune apparence de dissimulation... Il aimait les échanges. Il savait être cordial, bon compagnon. Il était ami des petits et des humbles. Il eut de très solides amitiés. Mais il demeurait réservé, secret.

Né à Avignon, en 1910, élève au collège St-Joseph, il entra dans la Compagnie à 19 ans, à Yzeure, où il fit deux ans de noviciat et deux autres années de juvénat. D'abord gêné par une affection congénitale, il en fut délivré par une opération, et se distingua très vite par une grande avidité intellectuelle. Ouvert et très intelligent, il savait que l'intelligence ne dispense pas de l'effort, ni d'un travail persévérant. Il ressemblait à son futur ami Hegel. On l'a entendu dire plus d'une fois : « La vie est courte, et si on la veut bien remplir, il faut commencer de bonne heure et ne pas perdre de temps. » Ce n'était pas là parole en l'air. Philosophe à Vals de 1933 à 36, professeur de philosophie à Beyrouth pendant deux ans, théologien à Fourvière, de 1938 à 1942, en studet privatim pendant deux années à Paris, rue de Grenelle, pour sa thèse de doctorat, professeur à la Faculté Catholique de Lyon (1944-48), il prépara de nombreux examens universitaires, tout en assurant le travail dont on l'avait chargé. Envoyé en Belgique pour y faire son Troisième An en 1948, il dut l'interrompre et le reprendre l'année suivante à

Paray-le-Monial avec le Père CHARMOT. Cette période fut marquée par des indents douloureux. Il les dépassa par une plus grande ardeur au travail ; il commença alors sa médecine et la continua par la suite tout en reprenant aux Facultés Catholiques de Lyon un enseignement qu'il poursuivit jusqu'à sa mort, le 9 octobre 1967.

Nombreux sont les élèves qu'il a formés, suivis, préparés avec succès aux examens de licence de Grenoble ou d'ailleurs. Licencié ès-lettres, licencié en philosophie, licencié ès-sciences, il soutint à Paris une thèse de doctorat : « De la médiation dans la philosophie de Hegel » (1945), dont un critique étranger a écrit qu'elle est le meilleur travail catholique sur Hegel. Parallèle à l'ouvrage d'une toute autre inspiration de M. Kojève, cette thèse fut présentée dans « Critique » par ce dernier, le P. NIEL présentant de son côté l'ouvrage de l'universitaire.

Dès son séjour à Paris, le Père NIEL avait compris l'importance des problèmes sociaux, il s'en était préoccupé de façon pastorale, mais il fit mieux encore, et s'intéressa au Marxisme comme philosophie. L'ouvrage posthume qui paraîtra bientôt chez Desclée de Brouwer, fruit d'un long travail sur le texte allemand, sera probablement considéré comme l'un des plus importants sur les origines philosophiques et la signification de l'œuvre de Marx. Professeur d'histoire de la philosophie grecque et moderne, le Père NIEL préparait ses cours dans le détail, soignant une rédaction écrite qui soutenait l'exposé oral. Professeur de psychologie, il travaillait en liaison avec des psychiatres lyonnais, s'occupant aussi de l'enfance inadaptée. Il a publié ou traduit plusieurs livres importants, donné de nombreuses recensions à des revues spécialisées ou d'intérêt général. Dans « Critique », sa signature a été associée plus d'une fois à celle de tel ou tel « pontife ».

Mais le Père NIEL n'avait rien d'un pontife. Bien qu'il ait été souvent invité pour des conférences, en France, en Suisse, en Amérique, en Italie, il ne cherchait guère l'occasion de parader dans des congrès, préférant travailler à sa table ou au laboratoire de psychologie, préservant jalousement le secret de sa vie intérieure. Prêtre, religieux, apôtre, il avait gardé une foi vive et éclairée, et c'est elle qui lui permit de garder un équilibre intérieur dont telle ou telle saillie amère, telle tendance au pessimisme sur l'avenir de l'Eglise et de ses institutions laissait pressentir qu'il était parfois menacé. « Larvatus prodeo », le Père NIEL restait secret. Comme Descartes, il a dû parfois se défier des réactions autoritaires — chat échaudé craint l'eau froide — mais sa tactique, parfois déconcertante, devait avoir des raisons beaucoup plus profondes, enracinées dans un lointain passé. Fils de l'Eglise, jésuite très attaché à sa vocation, il a emporté avec lui son secret. Mais comment ne pas remercier le Seigneur de cette vie si brève et si bien remplie !

Henri RONDET.

En septembre dernier, le Père NIEL rentrait d'une tournée de conférences au Canada. Il semblait fatigué et ses amis, rejoignant sans le savoir les prescriptions des médecins qu'il avait consultés, lui conseillaient le repos, mais le temps lui était mesuré. Il voulait terminer la révision de son manuscrit sur Marx et profiter des quelques semaines qui lui resteraient alors avant la reprise de ses cours pour subir une opération à l'iris de l'œil, décidée depuis le mois de juillet 67. Le 5 octobre il entra à la clinique de la fondation ophtalmologique Rothschild à Paris où le Docteur Mawas l'opéra le 7. Opération délicate sans être dangereuse, tout semblait s'être bien passé et le Père pouvait espérer une convalescence normale quand, le lundi 9 au matin, après avoir reçu la sainte communion, il mourut subitement d'une défaillance cardiaque. Le vendredi 13, dans l'Eglise Saint Ignace de la rue de Sèvres à Paris, autour de sa sœur, professeur à Grenoble, et de quelques amis qui avaient pu être prévenus, la Messe des funérailles réunissait dans une même concélébration ses supérieurs et ses frères de la Compagnie de Jésus et des Facultés Catholiques.

M. R.